

J. Duvernoy. Le catharisme : la religion des cathares

In: Revue de l'histoire des religions, tome 193 n°2, 1978. pp. 218-225.

Citer ce document / Cite this document :

Thouzellier Christine. J. Duvernoy. Le catharisme : la religion des cathares. In: Revue de l'histoire des religions, tome 193 n°2, 1978. pp. 218-225.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/rhr_0035-1423_1978_num_193_2_6669

bourgeoise du symbole : de son *hypotypose* chez Kant à son *apothéose* chez Heidegger » (p. 236).

L'auteur a joint deux appendices à son livre. Un historique des *Cahiers internationaux du symbolisme*, par Claire Lejeune, accompagné d'une précieuse bibliographie des articles publiés dans ces *Cahiers* (depuis le n° 1 en 1962 jusqu'au n° 27-28 en 1975). Et un article de Gilbert Durand intitulé « La symbolique générale et l'exploration de l'imaginaire », texte de présentation du « Centre de Recherche sur l'Imaginaire » de Chambéry, ou CRI.

René Alleau est parvenu à faire le point de nombreuses recherches actuelles encore trop dispersées, ainsi qu'à préciser sa propre pensée dont ses livres précédents avaient déjà dessiné les orientations fondamentales. On pourra exprimer son désaccord sur telle affirmation personnelle, critiquer l'interprétation de telle donnée historique ; mais on ne pourra lui contester le mérite d'avoir contribué à jeter sinon des ponts, du moins des passerelles, entre différents domaines de la connaissance en proposant des thèmes de réflexion authentiquement interdisciplinaires.

A. FAIVRE.

J. DUVERNOY, *Le catharisme : la religion des cathares*, Toulouse, Ed. E. Privat, 1976, 405 p.

Le titre, qu'illustrent les restes du château de Montailou (Ariège), attire le regard au milieu d'une profusion de volumes plus ou moins valables relatifs au catharisme. Il rappelle celui que Hans Söderberg avait déjà donné à l'une de ses études, publiée à Uppsala en 1949 et pour qui le catharisme répondait à une tradition gnostique. Connaissant déjà la position de l'écrivain suédois, il était intéressant de considérer celle du Toulousain. Comme son devancier, il s'attache à la méthode thématique (p. 296), utilisée aussi par Marcel Dando, dans son petit livret des *Origines du catharisme* (1967). A l'instar de ce dernier, pour qui les cathares ont subi « l'influence des mythes gnostiques et des croyances origénistes (Dando, p. 34), Jean Duvernoy, qui se défend de suivre la filiation historique, à laquelle il recourt cependant en troisième partie, entreprend de faire la synthèse du catharisme qui « règne sur les âmes de l'Asie Mineure à l'Atlantique, du x^e au xv^e siècle, car il se confond — selon lui — avec le bogomilisme slavo-byzantin » (J. D., p. 7). A vrai dire, le catharisme qui s'est étendu de Constantinople et d'Asie Mineure à travers les Balkans jusqu'en Rhénanie, les Flandres, la France, l'Espagne et l'Italie, ne peut se comparer entièrement avec le bogomilisme slavo-byzantin, tant pour la doctrine que pour la liturgie.

L'auteur consacre la première partie de son étude au dogme, la seconde à la liturgie et à l'Eglise cathare, la troisième aux origines

et parallèles. Chacune de ces parties se divise et se subdivise en sections multiples au point que, si la table des matières ne permettait chaque fois de retrouver le plan primitif, on serait perdu dans un labyrinthe hérissé de numéros. Le désir de clarté dans les moindres détails conduit l'auteur à multiplier les chiffres, sans compter les sigles fort divers (p. 24-25, 184-185, 335, 336-341, 383, etc.). Certains, tels : A. B. C., sont établis d'après une liste d'erreurs extraites du *B.N. lat. 13151*, fol. 348 C-D - 349 A, publiée d'abord au XVIII^e siècle par Muratori ; puis par Ricchini en tête de son édition de *Moneta de Cremona* (Rome, 1743) ; ensuite par C. Douais (*Somme des autorités*, Paris, 1896, p. 130 sq.), Ch. Molinier (*Annales du Midi*, 1910, p. 213-216) et que Marcel Dando a réparties en neuf catégories : Cosmogonie, Jésus-Christ, Eschatologie, etc. (*op. cit.*, p. 6 sq.). A signaler que le A, « initiale de *Albigenses* » pour M. Dando (p. 5), doit être corrigé selon A. Dondaine (*Archiv. frat. Praed.*, 19, 1949, p. 295, 296, 302) en *Albanenses* « puisque le terme s'oppose ici aux adeptes des Eglises de Concorezzo et de Bagnolo ». Jean Duvernoy l'a bien vu. Malgré sa suggestion : « si, par contre, *Albigenses* est la forme italienne d'*Albigeois* » (p. 309), hypothèse irrecevable, le nom identifie les annalistes absolus ou vrais chrétiens, comme les appelle Jean de Lugio, promoteur de leur branche dissidente.

L'abus de classification dérouté le lecteur, nuit à la clarté de l'exposé qu'alourdit une masse énorme de matériaux. Qui trop embrasse mal étreint. Un esprit avisé se heurte à des affirmations parfois inexactes au sujet des hérétiques d'Orléans (1022) en qui J. Duvernoy voit « les premiers cathares » (p. 253). Ces soi-disant « Manichéens » — selon l'expression coutumière à cette époque — ne sont pas dualistes et, malgré J. Duvernoy (p. 151), ne pratiquent pas l'imposition des mains, selon des témoignages autorisés (voir notre étude *Rituel cathare*, « Sources chrétiennes », 236, 1977, p. 138-140). Il en est de même des hérétiques de La Charité-sur-Loire, du doyen du chapitre de Nevers désignés à tort comme « cathares » (J. D., p. 263). La croyance de bien des condamnés ne justifie pas alors une telle dénomination.

En parcourant le volume il faut signaler : p. 89, n. 90, l'origine cathare du crucifix gothique est à rejeter, car les hérétiques, décrits à ce sujet en León par Luc de Tuy, n'ont rien de dualistes. Selon le P^r J. Fernandes Conde, d'Oviedo, le prélat, sensibilisé par le catharisme au cours de ses voyages à l'étranger, dénonce en fait une erreur provoquée par un certain Arnaldo († 1216), qui manifeste un fort anticléricalisme et concerne un problème de laïques. Les cathares ne sont donc pas les inventeurs du crucifix à trois clous comme le croyait Luc de Tuy. P. 144, Pierre de Bruys n'est pas mort en 1147, plutôt vers 1132-1133, avant sa condamnation au concile de Pise (1134). P. 147 « l'ordonné », c'est le célébrant ou officiant, le ministre ; celui que J. Duvernoy appelle « l'ordinand »

est tout simplement le croyant (*credens*, *Rituel*, p. 224). P. 148-149, le pain supersubstantiel : pain de vie, ce sont les préceptes, la *lex Christi* (*Rituel*, p. 202 et tout le commentaire). P. 152, 156, 159, 235, etc., la « maison » des cathares, c'est l'*hospitium*, hospice ou foyer d'accueil (*Rituel*, p. 222). P. 153, l'obligation pour le parfait de rester trois jours en état de jeûne et en prières n'est connue que par les témoignages tardifs du xiv^e siècle (Jacques Fournier, *Registres*, II, 39) ; celle de porter un fil ou une cordelette de laine (p. 157) n'est pas erronée et ne peut faire objet d'une accusation de magie : aux sources citées, joindre le ms Paris *Bibl. Mazarine 2015*, fol. 153^v (*Rit.* p. 285). P. 158, 235, la distinction d'Alain entre consolé et parfait est personnelle à cet hérésologue, qui a une connaissance imparfaite du *consolamentum*. Celui qu'Alain appelle « consolé » est un simple initié récemment venu à l'hérésie (PL 210, 351 C-D ; voir notre étude *Catharisme et valdéisme*, p. 89). P. 158, 160, 381 et *passim*, emploi défectueux et impropre, exclusif à J. Duvernoy, du terme « clinique » appliqué aux malades. P. 159, n. 65, p. 210 : en aucun cas, le *melioramentum* ne peut tenir lieu de *convenenza* comme Bélibaste, dernier parfait assez rustre, le fait croire à ses ouailles, selon Jacques Fournier (*Registre*, II 509, III 125), si averti soit-il d'une pratique dégénérée. L'impossibilité de dire le *Pater* est le principal obstacle à recevoir le *consolamentum*, auquel supplée le pacte antérieur ou *convenenza*. P. 162, le rituel de Lyon n'omet pas l'Évangile de Jean I, 1-17, qu'il place tout au début, en texte complet comme le rituel slavon, alors que le ms de Florence donne seulement l'*Incipit* à la fin de la cérémonie (*Rituel*, p. 258 et tableau n° 20). P. 234, le croyant n'assiste pas à tous les rites. Selon le *Rituel* (p. 256), seuls les chrétiens sont admis à imposer leur main lors du *consolamentum* ; mais, avec le temps, la discipline liturgique se relâche.

Très influencé par le *Registre* de Pamiers, du xiv^e siècle, qu'il a édité, et absorbé par ses innombrables numérotations qui compartimentent son sujet, Jean Duvernoy, procédant par thèmes, entrevoit à peine le problème historique. Sous sa plume, de nombreuses comparaisons surgissent entre les différents aspects de la doctrine, sans que l'évolution en soit indiquée. Net et prospère avec son Église, dès son apparition dans la seconde partie du xii^e siècle, le catharisme languedocien, affaibli par le départ en Lombardie de ses ministres poursuivis par l'Inquisition et après le bûcher de Montségur (1244), pâtit ensuite du manque de voix autorisées pour le maintenir dans la rectitude primitive. Celui que connaît l'évêque inquisiteur Jacques Fournier, en pays de Foix, n'est plus qu'un catharisme abâtardi, encombré de mythes où la légende se mêle au folklore, tel qu'il pouvait convenir à ces natures frustes et rudimentaires. D'autant que, depuis longtemps déjà, les allégories répandues par les apocryphes, *Interrogatio Iohannis* et *La vision d'Isaïe*, circulent dans

le peuple, ajoutant leurs fantasmes aux récits bibliques plus ou moins déformés. Le catharisme dégénéré du xiv^e siècle n'est plus celui, florissant, du xiii^e.

Bien plus graves sont les errements auxquels revient Jean Duvernoy. P. 53, 341, 343, 364, 366 et *passim*, il soutient que, pour les cathares distinguant deux créations, le monde mauvais est « néant ». En 1962, il traduisait déjà leur citation de Jean 1,3 *sine ipso factum est nichil*, par « sans lui a été fait le néant » ou encore « c'est sans lui qu'a été fait le néant » (*Cahiers d'études cathares*, XIII, 1962, p. 27-28, 45-46, rééd. dans R. Nelli... J. Duvernoy..., *Les cathares*, Paris, 1965, p. 124-125). Nous avons déjà démontré plusieurs fois l'inanité de telles interprétations — reprises ensuite par René Nelli —, qui faussent la pensée authentique de ces dualistes pour qui *nichil*, dépourvu de sens ontologique, signifie : rien, sans valeur (*Annales, Economies...*, 24, 1969, p. 128-138 ; *Annales du Midi*, 82, 1970, p. 321-341). Nous n'y revenons pas, si ce n'est pour signaler aux lecteurs l'excellente étude de G. Madec, où sont très clairement établies les données du problème qui n'a rien d'augustinien, contre R. Nelli (*La philosophie du catharisme*, Paris, 1975), dont il prouve la confusion et dénonce l'erreur de jugement (*Revue des Etudes augustinienes*, 23, 1977, p. 92-112 : « *Nihil* » cathare et « *nihil* » augustinien).

Une autre divagation de Jean Duvernoy est de prétendre que le nom de « cathare », donné en Rhénanie à ces hérétiques vers 1150 (p. 302-306) et mentionné peu après par Eckhert de Schönau, aurait pour origine le mot allemand *Ketter*, *Ketzer*, *Katze*, le chat : étymologie que semblerait confirmer la remarque burlesque d'Alain de Lille (PL 210, 366) : « on les dit « cathares », de *catus*, parce qu'ils embrassent le postérieur d'un chat en qui leur apparaît Lucifer ». Pour J. Duvernoy, ces hérétiques « ne sont autres que les gens du Chat, les « chatistes » dirions-nous » (*Annales du Midi*, 87, n° 123, 1975, p. 344 ; répét. dans son vol., p. 303). On sourit, malgré soi, d'une telle définition sous la plume d'un amateur historien qui ignore toute la discussion soulevée en Allemagne par l'étymologie du mot dialectal *ketter*, haut et bas allemand, et *ketzer* (hérétique) : les deux provenant de *catharus*, pur, etc. (Ch. Thouzellier, *ibid.*, p. 348). Il affecte d'ignorer aussi que Eckhert reproche à ces hérétiques « d'assumer eux-mêmes ce nom de Purs... » (PL 195, 31 A-B) et il se contredit lorsqu'il déclare : « on chercherait en vain dans tout le corpus hérésiologique de l'Occident médiéval un seul passage où l'on ait compris « cathares » comme « purs » (*Annales du Midi, ibid.*, p. 344 ; repris dans son volume p. 303). Or, ce « passage » il l'avait sous les yeux : *ipsum nomen quod vobis assumpsistis*, écrit Eckhert (PL *cit.*) ! Inutile d'insister. Comme nous l'avons déjà expliqué : il ne s'agit pas de rechercher l'étymologie du terme « cathare », ce qui ressortit au domaine linguistique, mais de dépister à quel moment précis ce vocable qui, durant la patristique et même jusqu'au

Moyen Age avec Gratien (1140), a recouvert les Novatiens, s'est appliqué à une secte dualiste d'Occident, mais il n'a *jamais* été question d'apparenter les dualistes du XIII^e siècle aux hérétiques du III^e (Ch. Thouzellier dans *Mélanges offerts à Edouard Perroy*, Publ. Sorbonne, paragr. « Etudes », 5, Paris, 1973, p. 650-660 ; *Annales du Midi*, 87, 1975, p. 346-349).

Si, contre J. Duvernoy (p. 7), on ne peut confondre le catharisme avec le bogomilisme slavo-byzantin, ni souscrire à ses affirmations relatives aux « premiers Bogomiles ou Cathares » (p. 360), ni croire que « le catharo-bogomilisme forme essentiellement une religion unique » (p. 346, 363, 388), car ce serait méconnaître les profondes divergences qui existent entre les deux, beaucoup plus grave apparaît la tendance de l'auteur à considérer maintes fois les cathares sous l'angle d'un ordre monastique. N'emploie-t-il pas même à leur égard le terme de « noviciat » (p. 146, 158) ? « Catéchuménat » conviendrait mieux. L'entrée dans l'ordre cathare est à rapprocher en effet de la catéchèse dans le christianisme primitif (voir notre étude *Rituel cathare*, p. 37-39). En outre, rien dans l'organisation de l'Eglise cathare, composée d'une hiérarchie ecclésiale : évêque, assisté d'auxiliaires : Fils majeur, Fils mineur, et de diacres, ne s'apparente à la structure monastique. Seules peuvent être considérées l'ascèse de vie (obéissance, chasteté, abstinence, pauvreté) et les oraisons, imposées à quiconque s'incorpore à un ordre religieux et communes à tous les groupements monastiques, chrétiens ou non, même bouddhistes.

Quant à assimiler les cathares à des moines basilien, comme Jean Duvernoy s'efforce de le faire croire à ses lecteurs, c'est une telle aberration que l'on se demande si cet auteur a directement consulté les sources. Pour toutes les questions qu'il a soulevées (p. 380 et suiv.) nous le renvoyons à l'aperçu général donné dans notre *Rituel cathare* (p. 184-190) et qui a été développé dans l'étude sous presse en hommage au Pr I. Dujčev : *Cathares et moines basilien*. Il y verra, contrairement aux opinions de B. Petranović et de Mme M. Miletic que, malgré l'analogie des termes, rien n'apparente ces « chrétiens » aux fraternités basilien, même pas le rite de profession religieuse où, selon les enseignements (*Asceticon*) de saint Basile, la cérémonie du Livre n'apparaît point : imposition de l'Evangile sur la tête du récipiendaire, lecture de Jean I, 1-17, pas plus que l'imposition des mains : deux pratiques chères aux dualistes et spécifiques du *consolamentum* cathare.

Et que dire lorsque, reprenant les idées erronées de Marcel Dando, Jean Duvernoy établit des parallèles entre cathares et moines origénistes (p. 344, 345, 356 sq., 373, 381, etc.) pour conclure que « le catharisme apparaît... essentiellement origéniste... organisé sous une forme monastique manifestement basilienne » et que les cathares sont à rapprocher « de ces « moines origénistes » condamnés au

tournant des iv^e-v^e siècles, puis par Justinien en 553 » (p. 387). Ici, la fausseté de ses affirmations est telle qu'il est préférable de laisser la plume aux spécialistes d'Origène, déconcertés par de telles absurdités et qui, sans nul doute, réagiront.

Sous sa prétendue rubrique « Typologie » (véritable artifice et abus du terme), rien de ce que l'auteur avance n'autorise sa conclusion. A signaler en passant que les soi-disant parallèles origéniens sont tantôt :

- 1) des interprétations forcées ou faussées : p. 366 sur l'assimilation de la matière et du mal au néant ; p. 370 sur l'adoptianisme ; p. 370, n. 78, Grégoire de Nysse n'emprunte pas à Origène le thème de la descente. Le terme *κατάβασις* est aussi ancien que le christianisme ; p. 371, l'*adumbratio* n'est pas le docétisme. Origène insiste au contraire sur l'âme humaine du Christ, il est antidocète ; p. 372, Jean-Baptiste est un ange : un envoyé, par sa mission, non par nature ; p. 375, pour Paul la chair, c'est le péché, la corruption, mais la résurrection la transformera en corps glorieux ; p. 376, Scot Erigène ne nie pas l'enfer mais son éternité ; p. 385, n. 178, le symbolisme eucharistique d'Origène n'implique pas la négation du réalisme, car celui-ci est indépendant du symbolisme ; p. 385, n. 181, de même que le spiritualisme et le moralisme de l'ecclésiologie origénienne ne comportent aucunement la négation d'aucun aspect institutionnel de l'Eglise. Voir H. Josef Vogt, *Das Kirchenverständnis des Origenes* (Bonner Beiträge zur Kirchengeschichte 4, Cologne, 1974) ;
- 2) tantôt traduisent la déformation polémique des anti-origénistes, spécialement de Jérôme : p. 366, n. 35 ; 369, n. 71 ; 373, n. 98. Si les cathares sont origénistes, ils n'ont pas pris leurs informations chez les anti-origénistes !
- 3) n'ont rien de spécifiquement origénien : p. 299, n. 19, les « Amis de Dieu » ; p. 364, n. 20 : le Christ lumière du monde ; p. 368 : le tripartisme humain est un lieu commun ; p. 376, n. 109, à la résurrection, disparaît toute distinction des sexes, est déjà indiquée dans Matthieu 22, 30, etc. ;
- 4) reste le mythe de la chute des âmes qui appartient aux légendes judéo-chrétiennes et dont Origène n'est pas l'inventeur. Il remonte à Platon et a été particulièrement développé par le philosophe Ammonius Saccas, maître d'Origène.

De toute façon, le catharisme décrit par Jean Duvernoy contient des traits doctrinaux fondamentalement étrangers et opposés à des données essentielles de la théologie d'Origène. Notamment sur le libre arbitre, p. 68-70, 111-112 ; le docétisme christologique, p. 83-87. (Le docétisme à la croix, de même que l'iconoclasme, p. 229, ont des parallèles dans l'Islam.) La méprise foncière de Marcel Dando et de Jean Duvernoy est d'avoir attribué aux dualistes du xiii^e siècle

les erreurs dénoncées, à tort, chez Origène par Jérôme (Lettre 124 à Avitus, 96, 98, 100 à Théophile d'Alexandrie, etc.) et les polémistes du iv^e siècle.

La conclusion de la p. 187 est donc absolument dépourvue de fondement. Les moines origénistes condamnés aux iv^e-v^e siècles, puis en 553, ne représentent en rien les ancêtres des cathares. Jean Duvernoy s'est trop souvent contenté d'ouvrages de seconde main. Il aurait dû au moins consulter Fr. Diekamp, *Die origenistischen Streitigkeiten im sechsten Jahrhundert und das fünfte allgemeine Concil*, Münster, 1899, toujours valable, et beaucoup mieux étudier les ouvrages de A. Guillaumont, M. Harl, qu'il cite pourtant, et de H. Crouzel.

Aux nombreuses remarques — non exhaustives, car chaque page en suscite — il faut encore ajouter bien des maladroites : p. 212, n. 47, pour Eckhert rappeler PL 195, indiqué p. 199 ; la fréquence des *op. cit.* peu précis ; des manques de pagination : ex. p. 166, n. 89, *infra* p. ? ; p. 353, n. 222 : *symbolum...* ; p. 386, n. 185, Guébin, p. ?, etc. ; des négligences : l'auteur s'est-il relu ?, p. 291, n. 107, il attribue à M. Mandić le volume de M. Miletić, etc.

Néanmoins J. Duvernoy ne manque pas d'esprit critique : contrairement aux opinions de René Nelli, souvent défectueuses, l'auteur reconnaît (p. 262) que « l'histoire du catharisme méridional reflète la fidélité et l'affection à la féodalité comtale, à la petite noblesse locale ». Encore faudrait-il que J. D. définisse exactement ce qu'il entend par « féodalité », car les pays méridionaux ont eu leur conception propre des rapports personnels et réels sur lesquels se fonde la féodalité. A bon droit J. Duvernoy admet (p. 284) que « l'idée de culte chthonien est étrangère aux abris » et cachettes des cathares, tout comme ne leur appartiennent pas les stèles discoïdales en Lauragais (p. 281-289). Il reste de même sceptique (p. 289-291) sur l'attribution aux Bogomiles des tombes de Bosnie-Herzégovine, où deux seulement pourraient être signalées comme leur appartenant. A la succincte bibliographie donnée (p. 289, n. 101), ajouter le travail remarquable de Marian Wenzel, *Ukrasni motivi na Steecima*, Ornamental motifs on Tombstones from medieval Bosnia and surrounding regions, Zagreb, 1965 (459 p.), où l'auteur reproduit 115 planches et dessins des tombes qu'elle a pu recenser, indiquant chaque fois les lieux géographiques de leur emplacement. Avec raison, J. Duvernoy discrédite la thèse de F. Niel, pour qui « le château de Montségur avait un caractère rituel... le plan tenait compte d'orientations et de visées solaires pour les besoins du culte » (p. 280). Aux arguments présentés on peut joindre celui que les dualistes, dénigrant le monde visible, ne pouvaient guère adorer le Soleil, de création satanique. Enfin, non sans ironie pour « le maniérisme intellectuel récent », J. D. relève avec équité « la qualité de la foi qui animait les membres de l'Eglise cathare, parfaits ou croyants » pour « affronter les plus cruelles persécutions » et subir le martyre.

Mieux dirigé, le volume de Jean Duvernoy aurait pu être un excellent effort pour chercher à résoudre le problème posé par l'origine de « la religion cathare » qui, une fois de plus, sombre dans l'imbroglio. On le regrette, à la fois pour l'auteur qui a fourni un travail considérable et pour le lecteur, déçu dans son attente. Malencontreusement, l'ouvrage se réduit à une compilation, à un simple catalogue de fiches classées, au contenu mal assimilé.

Que son auteur voie en ce rapport minutieux l'estime apportée à la bonne volonté d'un amateur, louable pour son effort, mais aussi une mise en garde autorisée en faveur de l'authenticité historique.

Christine THOUZELLIER.